et nous nous contentons de reproduire cette légende, telle que nous l'avons recueillie, et comme curiosité.

L'ancien manoir qui a dû rester longtemps à l'état de ruines, a été complètement démoli. Il ne reste aujourd'hui que quelques pans de murs clôturant les jardins de la nouvelle propriété, et l'entrée d'un souterrain bouché, qui, m'a-t-on dit, devait communiquer avec l'ancien moulin seigneurial, sur la rivière, sans doute pour assurer la défense et le ravitaillement du château. Sur une pierre de la tranche de voûte on lit ces trois lettres : M. C. D. millésime de l'année 1400, date qui se rapporte au temps de l'ancienne famille de Maurice de Tréziguidy.

— Nous donnons ci-après une chanson pastorale également inédite que nous tenons du même individu. C'est une véritable idylle, un vrai tableau de la vie rustique. Elle nous montre que la muse populaire n'est pas encore éteinte aujourd'hui dans nos campagnes Armoricaines : (1)

— Setu ann abardeiz, ann heol o vond da guz
'Tiskenn à dré d'ar roz (2) hag hèn kèn ru kèn ruz !

(1) Au sujet des chansons bretonnes populaires que l'on paraît rechercher aujourd'hui, dans les Revues qui ont trait à la Bretagne, nous ferons remarquer que celles qui sont composées par les gens de la campagne, offrent le plus d'intérêt, au point de vue philologique, parce qu'on y trouve encore d'anciens mots qui ont disparu du Breton vulgaire des villes. Les *gwers* et les *sônes* que l'on vend dans les foires sur feuilles volantes imprimées, renferment, pour la plupart, beaucoup de mots français ou simplement bretonnisés que les imprimeurs ou demi lettrés qui les composent, ne se font aucun scrupule d'introduire pour faciliter la rime, lors même que ces mots ont encore leurs correspondants en breton. Ce sont des compositions batardes qui ne sont pas dignes de figurer dans un recueil littéraire.

(2) Roz (pron. Rôss) signifie colline de bruyère couronnée de rochers. Ce terme n'est plus en usage que dans la Cornouaille et en Tréguier. On le retrouve dans la composition de noms de lieux : *Roscoff*, *Rostrenen*, *Rosporden*, etc.; c'est une forme particulière de *roc'h* (Rocher, roc).

Tamm vo adarré varc'hoaz, krazad a rei ar foënn
Havi a reï ann ed, n'euz ked a goumoulenn (1)
Voici la fin du jour, le soleil va se cacher
Il descend derrière la colline rocheuse, comme il est [rouge !
Il fera encore chaud demain, le foin sèchera,
Le blé murira ; il n'y a point de nuage.
— Ar ier bign war ho c'hlud, ha setu ar vatèz
E walhi ar goter, 'vo ked a batatez.
(2) Da goann, vo iod id du, ar mevel laouèn braz
'Deu du'zé war hi geïn, gant-han eur bern iaod glaz.
Les poules montent sur leur perchoir, et voilà la [servante
Qui est à laver la marmite, il n'y aura pas de pommes [de terre
A souper il y aura de la bouillie de blé noir, le garçon [de ferme tout joyeux
Arrive par là, portant sur son dos une charge d'herbe [verte.
— It alessé Laoïc, da 'vid ar zaout ractal
Hag ar pot saoud èn hènt, hé skourjèz, o strakal

(1) Les vers bretons admettent l'hiatus (comme cela avait lieu dans les vers français antérieurement au XVI[e] siècle)au moins pour deux voyelles différentes. Quand deux voyelles semblables se rencontrent, l'une s'élide généralement à moins qu'il n'y ait une aspiration. Outre l'élision complète ou syncope, on tolère une élision incomplète, telle qu'une voyelle finale se fond quelquefois avec une initiale, ainsi : *vo adarré*, ne compte que pour trois syllabes ; c'est la synerèse que l'on observe comme une règle dans la versification Italienne. C'est le chant qui nous l'a fait découvrir dans les vers bretons. On y admet également l'élision complète de certaines particules verbales qui n'ont point de sens par elles-mêmes. Ex : 2[e] vers. : *tiskenn* pour *é tiskenn* ; 5[e] vers : *ar ier bign* pour *ar ier a bign* ; 6[e] vers : *vo ked* pour *ne vo ked*. Nous remplaçons par une apostrophe les voyelles ou particules élidées.

(2) Dans *goânn*, l'*a* a le son nasal, mais l'*n* se fait néanmoins sentir dans la prononciation.

'Vel ma strag hé skourjez, diskabel, diarc'hen
O trémèn dré ar c'hoat, é kann eur ganaouèn
Allez vous-en Guilllaume, pour chercher les vaches de [suite,
Et le pâtre en route, faisant claquer son fouet ;
Pendant qu'il le fait retentir, pieds et tête nus,
En passant par le bois, il entonne une chanson.
— Setu eur vandèn zaout 'tond d'an traon 'neur redet
Ha Laoïc war ho lerc'h, selaouit mé ho pet
'Vel ma strag he skourjez, é c'halvaz peb unân
He zaout dre ho hano, beuc'h du, beuc'h vriz, beuc'h [voan. (1)
Voilà un troupeau de vaches qui descend en courant [dans le vallon,
Et Laoïc à sa suite, écoutez je vous prie,
Comme en claquant son fouet, il appelle chacune
De ses vaches par leurs noms : la noire, la mouchetée, [la fine.
— It oll d'an dour d'al lenn, hag ar zaoud o vléjal
Ha Laoïc war ho lerc'h, hé skourjez o strakal
Hag ar moc'h o c'houlenn ho c'hôan euz ar vatèz
Setu ann trouz a glever, èn dro d'eunn tièghèz
Allez tous à l'abreuvoir, à l'étang, et les vaches de [mugir
Laoïc à leur suite faisant toujours claquer son fouet
Et les porcs demandant leur souper à la servante ;
Voilà le bruit que l'on entend autour d'une ferme.
— Al loened zo 'n ho c'hraou, an dud 'n ho gwéléou
Breman ne glever kèn trouz nemed avechou
D'eun trémèner bennag é harzal mouèz ar c'hi

(1) Pour voân ou voânn même observation que pour goânn ci-dessus.

Pa gann an estig noz èr wéèn dré d'ann ti !
Les bestiaux sont rentrés à l'étable, les gens dans leurs [lits
Maintenant on n'entend plus aucun bruit, si ce n'est [parfois
Le chien qui aboie après quelque passant attardé,
Pendant que le rossignol chante dans l'arbre derrière [la maison.

Brest, le 3 décembre 1889.

ALFRED BOURGEOIS.